

Communication de Claire Torreilles.

Madame,

Vous allez nous parler aujourd'hui de ce que beaucoup considèrent comme l'œuvre majeure voire comme le chef d'œuvre de l'un des plus grands auteurs de la littérature occitane : le Vert paradis, de l'héraultais Max Rouquette. Lors de votre précédente communication, en janvier 2018, vous nous aviez parlé de la rencontre, qui a eu lieu à Nîmes, en 1848, entre deux poètes occitans, le gascon Jasmin et le nîmois Jean Reboul.

Le choix de ces deux thèmes de communication n'a rien de très surprenant. Née gardoise, vous demeurez depuis plusieurs années à Montpellier, où après de brillantes études de lettres, sanctionnées par l'agrégation de Lettres classiques et après quelques années d'enseignement à l'université de Tunis ainsi que dans différents lycées du Languedoc, vous avez intégré le département d'occitan de l'université de Montpellier, rejoignant ainsi ce qu'Aristote n'hésiterait sans doute pas à désigner comme votre « lieu naturel ». Puisque l'occitan, sous tous ses aspects, aussi bien linguistiques, que littéraires ou historiques, constitue le thème principal voire unique de vos recherches et de vos travaux.

Vous avez consacré en effet vos nombreuses publications exclusivement à des auteurs occitans, qu'ils soient très connus comme Max Rouquette ou Robert Lafont, ou moins connus, (du moins de moi) comme Henri Espieux, (et bien d'autres) contribuant ainsi à asseoir leur renommée et, par là même à prolonger, à amplifier le rôle que chacun a joué ou joue encore dans le but d'illustrer, de valoriser et de sauvegarder la littérature et plus généralement la culture occitane.

Vous allez nous parler de Max Rouquette : je n'en dirai donc rien de plus. Je retiendrai plutôt, parmi les auteurs dont le nom apparaît dans la liste de vos publications, celui de Robert Laffont, qui peut être lui aussi considéré comme l'une des grandes figures de l'occitanisme, et qui a d'ailleurs participé avec Max Rouquette à la création en 1945 de l'Institut d'études occitanes. Et on sait l'importance majeure que sa réflexion et son action ont revêtu une aux grandes heures du réveil de la conscience occitane. Son nom m'a surtout rappelé le rôle qu'il a joué, en compagnie d'Aimé Serre et de Georges Gros, dans la création en 1972 à Montpellier de l'Université occitane d'été. Une université qui s'est fixée à Nîmes en 1977, et au sein de laquelle se sont déroulées durant les premières années de son installation des rencontres passionnées et passionnantes que j'ai suivies avant mon départ de Nîmes. Des rencontres au cours desquelles je me souviens d'avoir entendu

Robert Laffont disserte savamment sur les triphthongues occitanes, de sorte que désormais je ne peux pas prononcer ou entendre prononcer l'une de ces triphthongues sans penser à lui.

Au succès de l'Université occitane d'été, est également associé pour moi le nom de Georges Gros, un maître d'école qui enseignait l'occitan aux élèves de sa classe unique, située au cœur de la garrigue nîmoise, au chemin de la Planète, avec un incomparable talent de pédagogue. Et si je ne dis rien d'Aimé Serre, ce n'est pas parce qu'il aurait démérité de l'occitanisme, mais c'est tout simplement parce qu'aucun souvenir personnel ne me rattache à lui.

Nous allons revenir à Max Rouquette et à son œuvre majeure dont vous allez sans nul doute nous faire percevoir toute l'importance. Nous vous écoutons avec beaucoup d'intérêt.

Simone Mazauric